

Notre héritage des années 30

III. L'Enjeu d'un concept : le nationalisme littéraire des années 30

Brigitte Sicard

Volume 3, numéro 1, septembre 1977

Nicole Brossard

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/200089ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/200089ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université du Québec

ISSN

0318-9201 (imprimé)

1705-933X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Sicard, B. (1977). *Notre héritage des années 30* : III. L'Enjeu d'un concept : le nationalisme littéraire des années 30. *Voix et Images*, 3(1), 71–80.
<https://doi.org/10.7202/200089ar>

III. L'Enjeu d'un concept : le nationalisme littéraire des années 30

Travailler un concept, c'est en faire varier l'extension et la compréhension, le généraliser par l'incorporation des traits d'exception, l'exporter hors de sa région d'origine, le prendre pour un modèle, bref lui conférer progressivement par des transformations réglées la fonction d'une forme.

G. Ganghilm, «Dialectique et philosophie du non», dans *Revue internationale de philosophie*, 1963.

Nous nous proposons d'examiner les mécanismes socio-historiques qui se sont mis en place au cours des années 30 et d'opérer à leur égard une critique politique des signes spécifiquement québécois, en fonction du concept de nationalisme québécois¹.

I. Le littéraire et le politique

a) Il apparaît que les termes même de nationalisme, nation, nationalité, véhiculent l'idée d'un processus qui s'élabore à partir de l'individu et de sa constitution en groupe, puis de la conscience culturelle de ce groupe à sa conscience politique et qui autorise une étude de type ethnographique, voire même éthographique. Examinons donc l'élaboration de la littérature nationale québécoise des années 30. Nous prendrons pour hypothèse d'analyse que l'élaboration d'une littérature nationale est étroitement dépendante du concept de nation tout court et de l'idée que s'en font certaines couches sociales qui la constituent. C'est pourquoi l'écart entre les superstructures culturelles et les infrastructures économiques n'est qu'apparent, puisque toute sociologie nous apprend que la littérature se veut le reflet de son histoire sociale. À l'instar de toutes les littératures, la littérature québécoise témoigne de son histoire politique et de ses avatars. Reflets, certes, de ses reflets de réalité, mais reflets du regain de nationalisme des années 30 au Québec.

b) On donne deux types de définition du mot nation. Le premier, d'expression courante, reconnaît simplement l'existence d'un territoire à

l'intérieur duquel s'organise un mode de vie dépendant du sol, de la langue et d'un certain consensus économique. Le second type de définition donne au mot nation le sens de groupe auquel on suppose une origine commune, qui a conscience de son unité et de sa volonté de vivre en commun et qui se personnifie par une autorité souveraine. Notons donc que les deux définitions éliminent l'origine et le type d'appropriation territoriale, postulent l'existence d'une langue unique, d'une unité acquise par essence, d'une structure économique qui fait l'affaire de tout un chacun, et d'une représentativité politique qui assurerait l'unité patriotique gouvernant les différents courants antagoniques. Par un brillant euphémisme, l'élaboration de la souveraineté étatique s'accompagne du refus de prendre en compte l'histoire des enracinements sociaux, des classes qui constituent les strates sociales, des partis qui représentent la masse des individus, et exclut les rapports politiques des hommes entre eux, les choix des dispositions économiques, les choix de culture, au profit d'un soi-disant bon sens commun qui réunirait toutes les classes confondues. La problématique, posée par de telles généralités ou de tels gommages est bien incomplète pour éclairer l'histoire de la littérature québécoise; elle sert plutôt d'instrument idéologique, si on songe que l'histoire québécoise est avant tout l'histoire de sa transmigration puis celle de ses différentes coercitions tutélaires.

c) En déplaçant l'élémentaire histoire géographique sur l'histoire politique, on ouvre la voie à une problématique inséparable des modes de production, des moyens de production et de la reproduction des moyens de production. Par conséquent, si nous justifions l'histoire politique du Québec par une simpliste chronologie événementielle, nous ne parlerons que de la production du fils en comparaison de celle du père, du grand-père, de l'arrière-grand-père, etc. ce qui permet ainsi d'évoquer un mythique «âge d'or» que renforce l'humanisme orthodoxe. En revanche, si on étudie les composantes du rapport des mentalités à l'expression culturelle du Québec aux environs de 1930, nous notons l'élaboration d'une pseudo-unité nationale combinée sur des antagonismes, que l'État centralisateur se donne pour mission d'effacer, épaulé par de puissants alliés. C'est pourquoi l'idée d'une littérature nationale est rigoureusement dépendante, non pas de son hérédité paternelle ou grand-paternelle, mais de la façon dont les ascendants au pouvoir conçoivent le rôle que doit jouer la littérature, quelles classes parentales ont été intéressées par la production littéraire, en quels hommes — et femmes? — on reconnaît des littéraires.

Considérer l'idée de littérature nationale au Québec, c'est se demander quelle classe au pouvoir est devenue l'instance culturelle nantie des moyens de production économique et politique capable d'infléchir les leitmotifs de la production littéraire dans le sens d'une québécoité. C'est ainsi que le nationalisme ne s'explique plus par de prétendues raisons ethno-historiques, mais des résultats «*hic et nunc*» du système social, politique, économique et culturel. L'anthropologie québécoise reste à

désarticuler politiquement pour montrer les mécanismes non naturels de son articulation culturelle.

II. Un enjeu politique de taille : du féodalisme au capitalisme

a) Habituellement, quand un géologue ou un archéologue décide du découpage d'un terrain ou d'une zone pour une étude stratigraphique, il a des motivations recevables de le faire en un point précis (point qui a mission d'en connaître davantage sur l'histoire que sur la géographie). Ces raisons n'ont rien d'arbitraire, bien au contraire, elles ont pour fonction de renforcer les connaissances préétablies sur le lieu déterminé; 1930 s'inscrit dans une parcelle de l'histoire du Québec dépendant de l'histoire mondiale. Notons en vingt ans les lourdes séquelles d'une guerre mondiale, l'éclatement d'une autre, les contrecoups de la crise de 1929, les conséquences de l'industrialisation de la guerre, les résultats du colonialisme, les effets du capitalisme montant et en corollaire l'avènement du fascisme. Un siècle après les grands soulèvements pour l'indépendance du Québec d'alors, la Révolution russe d'octobre 1917 n'a aucun écho sur la terre canadienne, la littérature se refuse à révéler les luttes entreprises ailleurs contre le capitalisme en tant que système. Les événements s'accumulent, les migrations s'accroissent, la paysannerie s'appauvrit, le prolétariat apparaît dans des villes trois fois grossies par les débuts de l'industrialisation², nul écrivain ne devient le témoin direct de cette réalité historique. On est donc bien en droit de se demander comment et pourquoi le Québec pouvait relever d'une autarcie mentale comme si une allure quasi insulaire fermait la voie à toute évolution/révolution. C'est cette dichotomie entre une matérialité bouleversant tous les affects du vieux monde et une vassalité littéraire sise dans le conservatisme que nous nous proposons d'éclairer.

b) Nul n'étant atteint de surdité ou de c c t  du fait de son hérédité, on peut observer que la peur d'une quelconque et infime perturbation dans l'exercice du pouvoir d'état a poussé l' glise catholique à prendre en charge plus subtilement des institutions qu'elle n'avait cessé trop ouvertement de diriger. Le rôle qu'elle a joué dans cette période de l'histoire des imp ralismes est directement lié à sa peur du communisme: il suffit pour cela de lire les encycliques, les sermons des prêtres et les images pieuses, publicité comme une autre à l'époque.

La production littéraire nationale/nationalisante du Québec de cette période s'expliquerait déjà par un glissement de la morale religieuse dans le droit civil héritier du droit canon, par la récupération des bouleversements politiques au profit des clercs, le refus de voir en la classe ouvrière et paysanne autre chose qu'un ordre mineur relégué dès lors à un misérabilisme méritant, animé et manipulé par des notables spirituellement hors de tout soup on³, par l'exclusion des femmes de tout rôle social⁴, par l'inégalité des classes, moyen privilégié de lutter contre l'égalitarisme socialiste.

Si l'on considère la société québécoise entre 1920 et 1940, nous pouvons y cerner trois classes (classes qui n'ont rien de neuf par rapport aux pays occidentaux européens).

1. Une élite composée de personnalités à la mentalité gérontocrate qui projette de s'approprier les moyens de production et qui, en ce sens, revendique un nationalisme de type anthropophagique. Entendons par ce terme que les notables québécois rêvaient bien d'exercer le pouvoir mais nullement de faire la Révolution.

2. Un prolétariat composé de paysans presque livrés à l'illétrisme et d'ouvriers sans qualifications attirés par les nouvelles industries des villes. (Si le terme de prolétariat s'applique à la classe qui a conscience de lui appartenir, ce terme encore impropre en 1920 s'ajustera à son rôle quelques années plus tard.) Ce prolétariat se borne à produire des moyens de production susceptibles de fournir une copieuse «dîme», et civile et religieuse, s'exprimant comme les reliquats d'une structure de type féodal. En effet toute transformation sociale aurait eu pour effet d'accroître la poussée d'un syndicalisme à l'européenne au moment où les premières grandes conquêtes du travail s'établissaient en France. Il s'agissait donc de renforcer le rôle de la famille et la division des rôles à partir de la hiérarchie conjugale et de parler même... de syndicalisme familial⁵. Pour plus de clarté, nous posons comme définition d'une «structure de type féodal» une économie pré-industrielle fondée en dernière instance sur la production agricole et dont une partie du sur-produit est accaparée par la contrainte spirituelle, si on peut dire, au profit d'une minorité dominante définie juridiquement. En ce qui concerne le Québec, cette disposition mentale héritée d'une histoire de conquête territoriale a favorisé le passage sans transition au capitalisme industriel (et donné promptement naissance à un «lumpen-prolétariat» issu de la paysannerie), parce que les mentalités terriennes héritées d'un système agraire et familial sont peu réceptives aux changements économiques et éthiques.

3. Insérée entre le prolétariat urbain et paysan une petite-bourgeoisie commerçante ou industrielle (l'affaire de famille) adhérant déjà aux valeurs de l'*American way of life*, prête à collaborer avec les colonisateurs ou les dominants locaux selon la nature de ses besoins. Comme en Allemagne et en Italie, à la veille de l'avènement du fascisme, le rôle de la petite-bourgeoisie québécoise est déterminant dans son consensus aux valeurs idéologiques de l'ordre nationaliste, familialiste et religieux.

Or, ces trois classes, phénomène particulier dans le cas du Québec, ne sont pas totalement antagonistes puisqu'elles sont dépendantes toutes les trois à des niveaux distincts, de la tutelle coloniale.

c) On aurait pu imaginer que parvenues à un stade avancé de retard économique les masses auraient eu le désir de prendre la situation en mains. C'était compter sans la position de classe prise par les élites bourgeoises et religieuses québécoises décidées à parler d'affirmation nationale, voire d'indépendance uniquement pour la survie de leur propre classe.

C'est pourquoi l'habitude de la dépossession, de l'obéissance intériorisée par la violence de la morale, la spéculation métaphysique tenant lieu de discours et d'effets politiques, tous ces résultats de l'inculcation religieuse et culturelle conduisent droit à l'aniélation économique et politique. Les dirigeants politiques du Québec de 1930, sensibles aux investissements américains pour arrêter l'exode vers les États-Unis (!), permirent que le sol change de mains sous forme de produits non fonciers. Seul un certain subjectivisme national québécois se fit jour chez les intellectuels, quand les notables québécois furent inféodés. (C'est en ce sens que nous parlions déjà de rapport anthropophage dans la prise du pouvoir.)

L'autorité de la France, en qualité de fille aînée de l'Église et modèle de francité morale, est loin d'être étrangère à cette mentalité aristocratique attachée à la hiérarchie de la race, de la terre, de la famille et de la femme, vierge ou mère; c'est en ce sens qu'on peut parler de séquelles féodales. Et pourtant pas tout à fait. L'importation des mots d'ordre nationalistes d'un Maurras, par exemple, chez l'abbé Groulx et jusque chez Édouard Montpetit, les rappels à l'ordre et au respect de l'autorité politique que les encycliques papales inspirent aux évêques, ont l'air de greffons coupés de leurs racines. Ils expulsent apparemment le contexte politique qui les a vus naître en Europe: la lutte contre le Front populaire en France, une collaboration prudente mais réelle du Vatican avec le fascisme en Italie. Et pourtant ils servent au Québec le même combat⁶. Écrire aujourd'hui, avec le recul des années, que l'histoire intellectuelle du Québec se confond avec l'importation de doctrines en «isme» débarrassées de toute nuance⁷, c'est fausser la perspective. En fait le maurrassisme, le fascisme se propagent au Québec sans nuance, parce qu'il n'y a pas comme en France ou en Italie de fort mouvement ouvrier pour faire contrepoids; on ne trouve pas en 1930 de contre-idéologie, fondée dans l'histoire des conditions réelles de la production, qui forcerait le cas échéant l'idéologie dominante, à montrer sa pratique répressive ou récupératrice. Par ailleurs, le nationalisme qui inspire au Québec le mouvement des coopératives agricoles et reproduit, pour le justifier le mythe de la terre nourricière ou du travail collectif rappelant les corvées d'antan, un tel nationalisme s'inscrit dans le prolongement des *New Deal* de Hoover et de Roosevelt, pour rajuster la production agricole aux transformations qui agitent le monde industriel. Contrairement à ce qu'on tend à nous faire croire, en confondant le travail de l'idéologie avec de pseudo-courants de pensée ou d'opinion, l'histoire intellectuelle du Québec, quels que soient ses emprunts à l'étranger, ne se crée pas au hasard des analogies.

III. Une littérature nationale affranchie ou inféodée

a) On ne peut se satisfaire de l'unique histoire chronologique et pas davantage d'une cohérence abstraite institutionnelle, dénuée de toute vé-

rification pratique. Étant donné que ni la pensée ni la langue ne forment une sphère indépendante des rapports de production littéraire, nous dirons que penser l'histoire de la littérature nationale québécoise sans s'interroger sur l'enjeu d'une telle entreprise témoignerait d'une ignorance ou d'un refus des conditions de production de la littérature tout court.

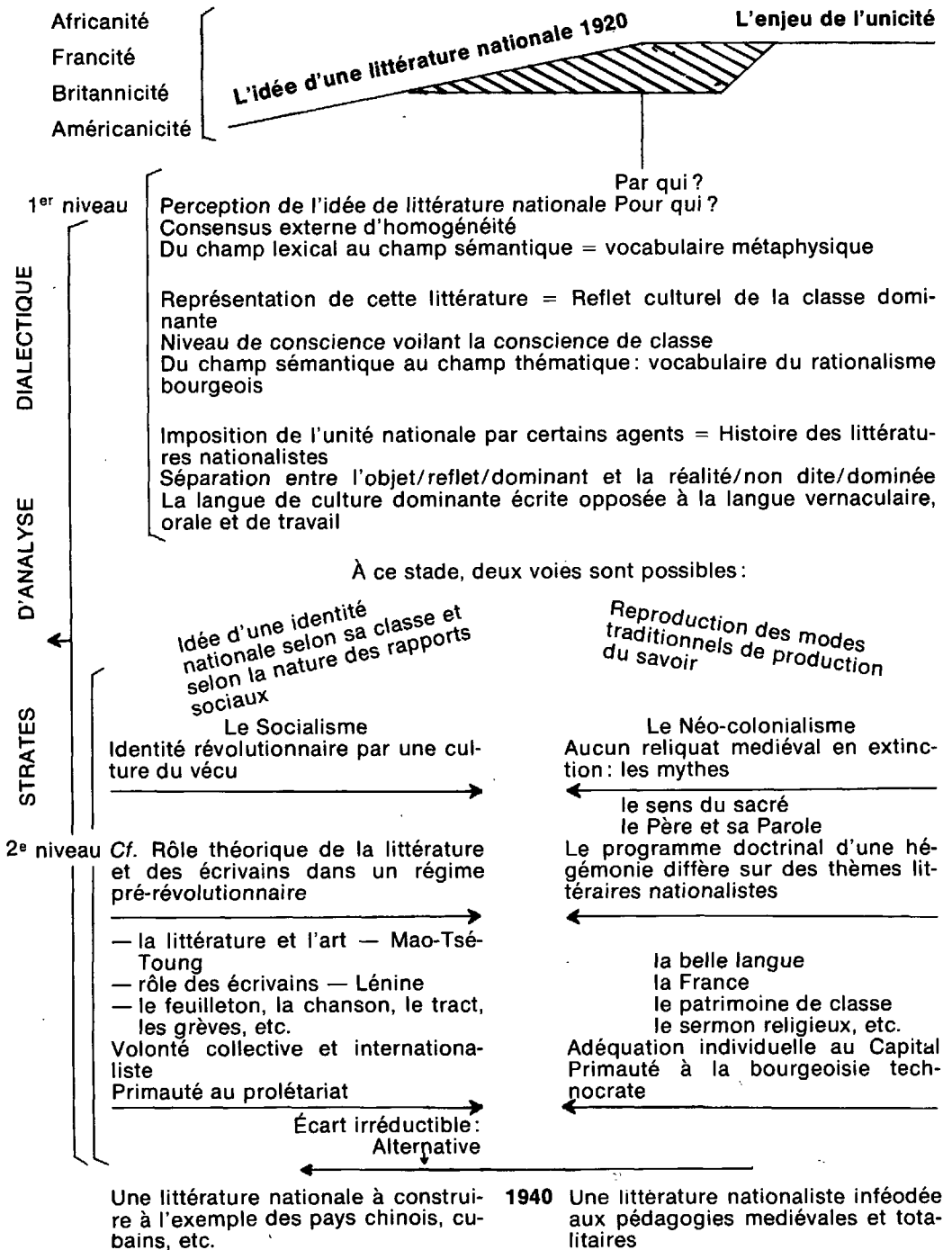
Pour plus d'efficacité, posons une métaphore spatiale qui permettra de mesurer les possibilités d'existence d'un nouvel espace littéraire québécois à partir de celui qui dominait en 1930. L'image permet de faire apparaître deux niveaux de strates qui en ne fonctionnant pas de la même manière au premier comme au second, révèlent la problématique. Qu'est-ce qui pourrait constituer une véritable littérature nationale québécoise ?

Pourquoi, lorsqu'il est question de secouer un joug colonial, est-il si étonnant de parler d'unité nationale, en écartant de l'unité les composantes de la production au seul profit des agents financiers ? Si nous séparions les thèmes littéraires, reflets incomplets de la réalité de classes et les motivations réelles de leur fonctionnement idéologique, nous pourrions affirmer qu'on ne parle pas la même langue chez les nantis et chez les pauvres. Aux uns la langue française (et l'anglais, véritable langue de sélection), aux autres le jocal ; aux uns le registre de la langue écrite des institutions et du négoce, aux autres un vocabulaire de travail dans une période réduite encore fortement à son oralité ; aux uns les aspirations à l'unité nationale, aux autres les thèmes défraîchis, en d'autres lieux tristement célèbres pour leur pan-nationalisme, de travail — famille — patrie...

Dès l'instant où nous sommes en présence d'agents différenciés au plan de la production manuelle et intellectuelle, nous avons nécessairement affaire à deux lignées de représentants : ceux entre autres à qui échoient les privilèges d'imposer un mode unique de domination intellectuelle, économique et juridique. (Voir le tableau, page suivante.)

Nous devons prendre pour acquis que la littérature québécoise est le reflet d'une littérarité spécifique, résultant de la juxtaposition d'une certaine britannicité, américanité et francité. Si nous la replaçons dans sa singularité, nous écoutons les jugements de valeur qui pourraient se développer sur un unique critère de confrontation au moment où nous devons considérer la part de ces diverses influences dans l'enjeu de l'unicité.

b) Observons le premier niveau de strates qui permet d'affirmer qu'en 1930 se posait dans les textes considérés traditionnellement comme des phénomènes littéraires (le roman, la poésie) une volonté affirmée de se dégager des tutelles coloniales antérieures par une thématique littéraire (histoire du terroir) proprement québécoise. C'est pourquoi on peut parler, au premier degré, d'un consensus d'homogénéité, c'est-à-dire un consensus de québécity. Mais ce serait facilement réduire la volonté populaire à l'aspiration des classes dominantes intellectuelles. C'est la raison pour laquelle l'idée de l'unité nationale dissimule dans une même strate les des-



tinataires et les destinataires. Les héros, la virilité, les ancêtres, les sacrifices, les mythes, le dévouement, le patrimoine de saints n'intéressant que la classe qui se reconnaît dans ces valeurs et développe l'exemplarité catholique. Cette littérature « trahit » les aspirations des masses québécoises, en ce qu'elle reflète l'asservissement et l'aliénation culturelles aux classes dominantes autochtones. Car prendre conscience d'une oppression historique et la dénoncer seulement dans le discours littéraire, c'est la rendre opératoire seulement dans le lieu cerné par la littérature. De même que proclamer le besoin de liberté et ne pas prendre parti pour les masses populaires masque la conscience de classe sous l'égalitarisme chanté par les bourgeois du XVIII^e siècle français. Exiger l'unilinguisme, sans résoudre les séquelles du colonialisme, interdit dans les faits à l'ouvrier et au paysan de poursuivre des études. Tout ceci réduit l'égalité nationale aux inégalités de la naissance et aux hiérarchies de la production économique.

Par conséquent l'idée de l'unité nationale ne vient que d'agents déçus à perpétuer sous d'autres formes la mentalité coloniale pour devenir des maîtres à part entière de cette unité nationale. Parvenus à cette phase ultime du premier niveau d'analyse, nous rencontrons des couches de matériaux qui, placés sur un même plan, ne constituent plus du tout le même terrain. Il s'agit donc d'en finir une fois pour toutes avec les transferts dans le domaine du politique, d'une dichotomie d'essence religieuse: lorsque la superstructure entrave le développement de la base économique, les transformations politiques et culturelles deviennent la chose principale et décisive.

Soit que la classe dominante (bourgeois et religieux québécois) supprime le joug colonial pour s'emparer des modes de reproduction traditionnels du savoir et s'impose comme seule dominante aux autres classes, soit que les intellectuels entament un processus de lutte des classes avec le prolétariat dont le premier objet aura pour fonction la rupture culturelle et économique avec les allégeances capitalistes. Faute de s'être rangé du côté du peuple, le pouvoir québécois a perpétué en toute sécurité l'état de fait, déguisant, sous une terminologie autochtone la littérature nationaliste des dominants, car sur le terrain du prolétariat une certaine prise de conscience eût entraîné nécessairement une phase transitoire de l'évolution socialiste apte à combattre le capitalisme. Certes, il s'agit d'une projection dans l'histoire et d'aucuns prétexteront que le voisinage des États-Unis ne l'aurait pas permis de toute façon: c'est ce qu'on appelle avoir une vision « réaliste » des choses dans le contexte nord-américain. Pourtant l'histoire a voulu que l'élite canadienne-française se charge toute seule de cette répression. Il s'agit désormais de faire l'histoire de son choix.

c) On peut donc affirmer qu'une littérature nationale, liée aux diktats de l'Église, conserve la totalité des productions de sens auxquels elle a soumis historiquement ses clercs et ses laïcs, à savoir: le sens du Sacré, du Père et de sa Parole. Parce que l'Église (et les reliquats d'une

mentalité religieuse) naturalise la division biologique des tâches et la division du travail, et parce que le discours religieux fétichise la perpétuation des mécanismes hiérarchiques pour dissimuler les rapports de dépendance sous diverses fragmentations, elle interdit la praxis d'un socialisme. Ce néo-colonialisme littéraire et religieux privilégie l'adéquation spirituelle aux raisons économiques du Capital et propulse, à la veille de la Seconde Guerre mondiale, une bourgeoisie technocratique au pouvoir.

d) En revanche, sur l'autre perpendiculaire de la figure, il n'existe aucune parole sécurisante, aucune figure parentale pour prendre en charge les rails du discours national (voir le tableau ci-dessus). Tout reste à faire? Point de honte à n'avoir pas l'intelligibilité de la bourgeoisie, puisque la culture populaire — non réduite à l'état de folklore — possède son patrimoine de grèves, de chansons, de luttes. Quant à son écriture, elle reste à se composer sur la saisie du réel présent, de l'avenir excluant radicalement la division du travail, des sexes, la notion du sacrifice et de l'épargne individuelle. La pratique révolutionnaire n'est pas dans le purisme linguistique, comme le laissent croire nos « bons pères », encore moins dans la conciliation des antagonismes, elle réside dans un combat contre une langue réduite à une fonction esthétique et morale. En ce sens l'écriture peut à son tour influencer sur les rapports au réel.

IV. Adéquation de la littérature nationale au discours du/des Pontife(s)

a) Désarticulons notre hypothèse socialiste et ajustons cette recherche au sens qu'a déterminé l'anthropologie québécoise. Prenons pour une réalité que les écrivains appartenant ou dépendant économiquement de la classe dominante assument dans la littérature nationale la continuité de l'idéalisme religieux. Leur espace lexical, sémantique, thématique, métaphysique, les reconduit immanquablement à l'obédience latine. Ce qui du coup envahit notre analyse, c'est le glissement de la cohérence laïque dans la logique religieuse⁸. Les textes littéraires ne forment qu'un seul et même discours et la répétition de ce discours constitue à lui seul une clause culturelle, là où nous parlions plus haut d'ethographie. Les choix des thèmes littéraires tels que la grandeur du patrimoine et de la famille unie autour de l'Ancêtre (sa bénédiction laïque/religieuse amalgamée) qui décide des vertus cardinales et des rôles de chacun des membres de la famille, réduit l'activité intellectuelle à une même exaltation névrotique. La sainteté laïque, l'acte prestigieux, l'obéissance de certains, la soumission des autres confirment l'aspiration à un modèle conventuel implicite.

Parés de respect, de soumission, de crainte et d'amour mystique les leitmotifs littéraires vivent en effet de la description d'un âge d'or qui prend sa source dans la projection fantasmatique d'un désir asservi — consciemment et inconsciemment — à l'idéologie canonique. Les œuvres romanesques et poétiques — très peu de théâtre dans l'ensemble: il reste un genre mineur, ce qui constitue en soi un cas unique — témoignent surtout de virginité gardée, de virilité conquise dans des épopées messia-

niques racontant les retours des enfants prodiges de la ville à la campagne. Répertoire littéraire de soumission et de statisme qu'on peut dépouiller dans un ordre qui confond à dessein la mission des clercs et des laïcs, pour les dresser à l'amour sublimé d'une puissance autochtone forte et à l'homogénéisation sociale conforme à l'idéologie dominante.

Grâce à cette obliquité littéraire, les découpages sociaux procèdent de ceux qui savent et ceux qui n'ont pas besoin de savoir, ceux qui pensent et ceux qui se maculent les mains à la ville, à l'usine, à la mine et aux champs. Cette littérature-là témoigne moins de sa combativité nationale que d'un type d'organisation sociale autoritaire, porteur de la parole du *Pater familias* et surtout de ses mandatés.

b) Si nous grattons la couche de substituts littéraires et laïcs, nous ne manquons pas d'être cernés par le statut du Sacré et le rôle implicite du Pontife. Il nous submerge de mystères dérobés et promet la punition céleste si nous glorifions la jouissance sexuelle. En ce sens, nous n'avons sous les yeux que l'exemplarité d'une littérature nationale qui a eu pour mission de résorber tous les désirs sous la production des règles de soumission escamotant les pulsions naturelles et le sens de la réflexion. Le véritable discours transculturel que nous propose cette littérature-là fait entrer pour longtemps les classes dans un enchaînement pré-déterminé de causes qui constituent peut-être le chef-d'œuvre de l'abstraction: l'identité nationale.

Brigitte Sicard
Université du Québec à Montréal

-
1. C'est toujours au nom de l'homme, d'une soi-disant complexité de la race humaine (racisme étendu à l'échelle planétaire) que la petite-bourgeoisie cherche encore la représentation adéquate d'une certaine vérité sociale dont elle-même a le secret. C'est en somme le concept matérialiste ou son enjeu textuel que l'écrivain nationaliste se refuse à produire autrement que dans les marges de sa fascination-dénégation pour la pratique et sa théorie, qu'il confond ordinairement avec le dogmatisme. Voir à ce propos Jacques Godbout, «la Lavande», dans *Interventions*, Quinze, n° 1, p. 42.
 2. Cf. les chiffres donnés par C. Filteau.
 3. Cf. l'article de C. Filteau.
 4. Cf. l'article de J. Frot.
 5. Cf. les articles de C. Filteau et J. Frot.
 6. Il n'est pas jusqu'au culte du Sacré-Cœur, qui trouve son origine dans la répression de la Commune de Paris, qui ne se propage au Québec jusqu'après la guerre, pour contenir les masses ouvrières. Pensons à l'action du Père Lelièvre à Québec.
 7. J. Godbout, *op. cit.*, p. 32.
 8. Cf. l'article de J. Frot.